

PRESSBOOK

GWÉNAËLLE FLITI JOURNALISTE





TOUR PARIS 13 DERNIÈRE VISITE AU MUSÉE ÉPHÉMÈRE

Dans quelques jours, la Tour Paris 13 fermera ses portes à jamais. Voici cinq bonnes raisons de découvrir ce haut lieu du street-art avant sa démolition début novembre.

Texte et photos : Gwénaëlle Fliti

Depuis la route, une façade d'immeuble en bord de Seine sort du lot avec ses larges larmes orange fluo. La Tour Paris 13, c'est du street art, susceptible de séduire autant les puristes du genre que les amateurs en quête d'expositions hors du commun. Il y a sept mois, une centaine d'artistes de dix-huit nationalités différentes ont investi les 4 500 m² de La Sablière, une habitation trop vétuste promis à un sort funeste début novembre. Seul mot d'ordre pour les street-artistes : se servir uniquement des matériaux d'origine des pièces et laisser aller leur imagination. « Avec notre histoire, ils en ont écrit une nouvelle », ont rapporté les anciens locataires. Il vous reste quatre jours pour vous rendre à la Tour Paris 13 et le déplacement vaut vraiment le détour...



La Tour Paris 13 se dresse 5, rue Fulton – Paris 13 (métro Quai de gare, ligne 6). Entrée gratuite.

1 « Parce que c'est gratos et que ce n'est pas l'ambiance musée ». Argument de poids pour les bourses les plus menues.

2 Parce que vous deviendrez un warrior sur la toile ! C'est une sacrée fierté de pouvoir twitter, instagramer, bref, crier sur tous les toits que VOUS, vous avez survécu à l'interminable file d'attente. « C'est pire que pour Johnny ! », entend-on dans la foule qui se presse parfois dès 6h du matin pour une ouverture à 10h. Les vigiles veillent au grain et ne font passer que 49 personnes par heure.

3 Parce que c'est du jamais vu en France et que le temps presse. Accessible au public depuis le 1^{er} octobre, la Tour Paris 13 a une date de péremption. Le 31 octobre, il sera trop tard. L'immeuble sera démoli et avec lui, les œuvres, le cœur des artistes et l'âme des anciens locataires. Une âme qui plane à chaque instant de la visite à travers les objets utilisés : des photos de familles et des vieux livres côtoient des VHS érotiques.

4 Pour l'esprit des lieux. Parce que comme le dit Mehdi Ben Cheikh, directeur de la Galerie Itinerrance et initiateur du projet : « ce n'est

pas un squat ici, rien à voir avec le 59 de la rue de Rivoli ». Si vous êtes partisan du Maire du XI^e qui a poussé une gueulante il y a quelques jours à cause de la multiplication des graffs sur les murs de son arrondissement, rassurez-vous : « on n'est pas des vandales. Le deal avec le bailleur social de La Sablière est clair depuis le départ : prendre possession des lieux sans déranger personne puis disparaître après. Ne pas retarder leurs plans de destruction puis de reconstruction (87 nouveaux logements sociaux verront le jour). Et surtout pas d'argent en jeu. Les artistes sont bénévoles ».

5 Enfin, pour l'effet psychédélique garanti ! À la fin du parcours qui part du 9^e étage en descendant, il y a une cerise sous le gâteau à ne surtout pas rater : les labyrinthes des caves à explorer, plongés dans le noir, avec pour seules indications quelques éléments phosphorescents. Une expérience unique et marquante !

ET APRÈS ?

Du 1^{er} au 10 novembre, les internautes sont invités, sur le site tourparis13.fr, à cliquer sur les productions qu'ils préfèrent. Le onzième jour, les parties les plus cliquées formeront une seule et même œuvre, emblème qui survivra à la Tour Paris 13. L'immeuble démoli laissera place à 87 nouveaux logements sociaux.





DE PATRIMOINE NATUREL À COMPLEXE TOURISTIQUE **QUAND LES PAYS VENDENT LEURS BIJOUX DE FAMILLE**

Pour trouver de quoi réduire le déficit public, les destinations se mettent à céder leurs espaces naturels à des investisseurs privés qui les transforment en produits du tourisme. Enquête sur un marché assez mystérieux.

Par Gwénaëlle Fliti

Le patrimoine national est inestimable. Enfin, sur le papier. En réalité, si les actifs publics ne sont pas censés être source de revenus pour le gouvernement, le contexte économique oblige à prendre ce chemin. La crise – encore elle – creuse la dette publique. Pour combler le déficit sans ponctionner systématiquement dans la bourse des particuliers et des entreprises par le biais de taxes, certaines destinations ont trouvé une solution : vendre leurs espaces naturels. Seulement, une fois aux mains d'investisseurs privés, ces parcelles sont souvent transformées en complexes hôteliers haut de gamme. Logique, puisque les zones préservées constituent des leviers importants d'attractivité touristique.

DE L'ESPAGNE À... L'ISLANDE

L'exemple le plus parlant est celui de l'Espagne. Pour réduire de 5% ses 50 milliards d'euros de déficit public, le pays espère vendre 15 135 de ses biens, soit presque 30% de son patrimoine, avant 2015. Parmi les bijoux sur le marché, le domaine de la Almoraima, dans le parc naturel de Los



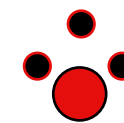
La France aussi a lancé sa « grande braderie ». L'État espérerait tirer de la cession de ses espaces naturels un pécule de 2,2 milliards d'euros d'ici fin 2014. © G.F.

Alcornocales, en Andalousie. 14 000 hectares peuplés par plus de 200 espèces. Un petit poumon vert estimé à la vente à 180 millions d'euros. Le gouvernement a fait adopter un plan de développement qui autorise sur le site le déploiement d'un tourisme de luxe, avec des hôtels 5*, des terrains de golf, un aéroport. Objectif : attirer les riches clients de Russie ou du Golfe. Toutefois, plusieurs municipalités et groupes écologistes se sont montrés hostiles à cette vente. Pour David Lucas, conseiller socialiste PSOE, interrogé par Arte en janvier dernier, le massif forestier n'aurait pas intérêt à se retrouver « entre les mains de fonds d'investissement qui ne cherchent qu'une chose, le profit ou la spéculation ». Par ailleurs, le maire a d'autres projets pour ce parc, comme le développement du tourisme rural avec la création d'un parc d'activités « vert », le déploiement des énergies renouvelables et la promotion de l'agriculture biologique. Si la banque américaine Goldman Sachs a racheté quelques milliers d'appartements dans les environs, il n'y a pas encore d'acquéreur pour le parc. En Islande, le milliardaire chinois Huang Nubo n'a pas attendu que le pays mette en vente une partie de son patrimoine pour faire une offre. Direction le domaine (en indivision) de Grimsstadir, une étendue de 300 km au Nord-Est de l'île. C'est en 2011 que les neuf habitants de ce plateau enneigé huit mois par an – et situé à 45 km du village le plus proche – ont appris la nouvelle : un riche citoyen de l'Empire du Milieu est bien décidé à racheter le domaine pour la somme de 6,2 millions d'euros. Officiellement, le futur acquéreur

souhaiterait construire sur le site un hôtel de luxe avec un terrain de golf, un club d'équitation et même une piste d'atterrissage. Mais une rumeur circule. La vente ne serait qu'un prétexte permettant aux cargos chinois de traverser l'océan Atlantique, grâce à la fonte future des glaces. Une route plus rapide, moins chère et plus sûre que celle des mers du Sud. Les Verts n'en démordent pas et certains des habitants appréhendent. Dans tous les cas, pour le moment, la vente reste gelée car la loi islandaise n'autorise pas les ressortissants étrangers à acheter des terres. Pour permettre la transaction, quelques politiques envisagent de lui offrir une dérogation...

LE DROIT EN QUESTION

En matière de longueur de procédure, l'émir du Qatar pourrait parler de son expérience à Huang Nubo. Il lui aura fallu patienter dix-huit mois avant de pouvoir profiter de son achat à 8,5 millions d'euros : six îles grecques en mer Ionienne, dans l'archipel des Echinades. L'État hellénique, dont la dette brute est estimée à 280 milliards d'euros (selon Eurostat, au premier trimestre 2012), a lancé un programme de privatisation. Plusieurs politiques et syndicats grecs ont fait part de leurs réticences. D'autant que des dispositions réglementaires et législatives limitent l'entrée d'investisseurs étrangers. L'objectif de la Grèce, à savoir récolter par ce biais 50 milliards d'euros d'ici à 2020, semble assez compromis. Pour les plus motivés, quarante-sept îles cherchent encore preneurs. La France aussi a lancé sa « grande braderie ». Depuis 2007, l'organisme public France Domaine est chargé de commercialiser le patrimoine national au prix du marché. En 2010, quelque 1 700 biens ont été mis en vente (champs, forêts, dunes sur la Côte d'Opale...). Les espaces naturels en cession sur le territoire sont visibles sur le portail du



La fonte des glaces donnent des idées à certains investisseurs peu scrupuleux. © DR

ministère de l'Économie et des Finances. L'État espère en tirer un pécule de 2,2 milliards d'euros d'ici fin 2014, d'après un article paru dans Ouest France en 2012. Entre 2007 et 2011, les premières ventes avaient permis d'encaisser 2,78 milliards d'euros. Les acquéreurs principaux restent les collectivités locales qui peuvent faire jouer leur droit de préemption. Le droit, justement, commence à atteindre ses limites dans certains pays. Des dérogations, des modifications, voire des abolitions de lois, voient le jour pour faciliter les ventes d'espaces naturels. Le ministre de l'Environnement espagnol a décidé de ne pas démolir les 125 000 logements et le millier de bâtiments commerciaux construits entre 1990 et 2000 le long du littoral espagnol, très apprécié des touristes. Pourtant, ces constructions allaient à l'encontre de la «*ley de costas*» (loi du littoral). Cette loi a donc été changée, réduisant la zone de protection des plages de 100 à 20 mètres. Dans la même lignée, la Grèce vient d'adopter une loi autorisant la réalisation de stations touristiques sur le littoral. Et lorsque la ville de Sotchi, en Russie, a été désignée pour organiser les JO d'hiver 2014, la loi russe sur la protection des espaces naturels a été amendée afin de permettre la construction d'infrastructures sportives, hôtelières et de transports dans les parcs nationaux du pays, au bord de la mer Noire et au pied des montagnes.

L'EXEMPLE D'HUTTOPIA

Si des dérives peuvent exister ailleurs, en France «*c'est très encadré*», affirme Hélène Jacquet Monsarrat, chargée de mission au sein de la délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'attractivité régionale (Datar), qui a participé avec Atout France à l'élaboration de l'étude Stations touristiques et espaces naturels. Publiée en décembre 2013, l'enquête récapitule notamment les

principaux textes et dispositifs de protection des espaces naturels dans l'Hexagone. L'étude soulève le fond du problème et creuse la piste d'un modèle médian. «*Le développement des stations touristiques s'est parfois accompli au détriment des espaces naturels, en donnant trop la priorité aux investissements immobiliers. Le tourisme doit donc aujourd'hui intégrer des modèles de développement plus responsables et davantage respectueux des espaces naturels qui constituent une véritable source d'attractivité touristique*», expliquent les auteurs de l'ouvrage. Ce dernier met en lumière un projet réussi, celui d'Huttopia. La stratégie du groupe hôtelier de plein air consiste à s'implanter sur des sites naturels d'exception (sites classés, Natura 2000, Znieff, Zico...) en adaptant l'aménagement de ses infrastructures réversibles aux caractéristiques du terrain. Une preuve qu'il est possible de préserver l'existant, de le valoriser, tout en y développant des produits touristiques.

La Grèce a assoupli les conditions de construction sur son littoral.
La loi y autorise désormais la réalisation de stations touristiques
balnéaires, comme ici dans la péninsule de Halkidiki. © Fotolia





PHOTOGRAPHIE ARGENTIQUE : RETOUR VERS LE FUTUR ?

Aujourd'hui, les smartphones font la course aux pixels. Les applis Instagram ou Snapchat (photo éphémère) se démocratisent. Loin de cet univers d'hyperconnexion, une poignée de jeunes passionnés de photographie croit au retour de l'argentique et seraient même tentés d'en vivre. Simple mode de «hipster» ou vrai renversement ? Enquête.

Par Gwénaëlle Fliti

« **C** sa sent un peu les produits chimiques ici », lance Hamid Blad, 47 ans, entre éprouvettes graduées, fioles et entonnoirs. Il n'est pourtant pas chimiste mais photographe. Et c'est ici dans son studio rue Rochechouart à Paris qu'il tire le portrait de ses clients comme au XIX^e siècle, en utilisant le procédé argentique du collodion (tirage sur plaque de verre ou de fer). « Mes clients viennent chercher l'authenticité dans cet objet que l'on peut léguer à sa famille de génération en génération ». Avant de monter Paris Tintype en juillet 2013, Hamid Blad était informaticien et « gagnait bien sa vie ». Il a appris le métier par le biais d'un club-photo et d'un stage avec « le maître incontesté du tirage au collodion, Jacques Cousin ». Après quelques mois d'activité seulement, il préfère rester discret sur le volume de sa clientèle. « Mon rêve ? Une boutique sur rue à l'ancienne pour faire des portraits comme à l'époque ».

Hamid Blad n'est pas le seul à aller à contre-courant de la société actuelle où tout va trop vite. Le 12 avril, Journée

mondiale de la photographie argentique, Eric Marais est arrivé de Nantes pour animer un atelier de sténopé (boîte hermétique percée d'un trou minuscule qui laisse entrer la lumière pour capter l'extérieur en image inversée, à l'aide d'un papier photosensible). Deux fois par mois, il donne rendez-vous aux inscrits (90 €/personne) à la Galerie Binôme dans le quartier du Marais. « J'ai créé Sténoflex il y a quatre ans alors que la pratique du sténopé était méconnue. Maintenant, je remarque que de plus en plus de gens sont intéressés ». Selon lui, si le sténopé trouve un écho important c'est parce que les gens ont davantage envie de faire des choses par eux-mêmes. « L'argentique, laisse une trace et documente nos vies ». Il se dit « chagriné » par le fait d'avoir plus de photos imprimées de ses grands-parents que de ses enfants. Un point de vue que partage Raul Diaz, dont la boutique En Face, rue Gambey à Paris, a été la première à revendre les films d'Impossible Project (société néerlandaise qui a racheté la production Polaroid). « Après plus de vingt ans de numérique, on revient enfin aux anciens procédés photo. Je crois même que c'est l'arrêt du Polaroid en

2009 qui a créé un déclic », estime ce Chilien, la quarantaine au look de skater, en train de farfouiller dans ses archives. « Quand j'étais à l'école d'art à New York en 1994, on me disait déjà que l'argentique ne survivrait pas. La preuve que si ». Armé de son Polaroid, il quitte les États-Unis pour la France « plus ouverte » et assiste les plus grands comme Jean-Baptiste Mondino. Son « Pola » est une sacrée carte à jouer sur les shootings mode : plus rapide que l'argentique classique, moins cher



Les 18-35 ans passionnés d'argentique se tournent vers le tirage «homemade» pour des raisons économiques et pour la magie qui en découle. © G.F.



Hamid Blad, photographe au collodion, évolue au milieu de produits chimiques dans son studio rue Rochechouart à Paris. © G.F.

Raul Diaz n'a pas d'iPhone mais de multiples Polaroid dans sa boutique En Face, rue Gambey à Paris. © G.F.



et moins encombrant que le numérique. Jalouse et Biba le demandent. « Puis la mode s'est mise à vouloir des corps lisses sur papier glacé, sans les défauts du Polaroid. Ils se sont mis à Photoshop et le Polaroid a été mis à l'écart ». Ce qui l'a incité à ouvrir sa boutique à Paris. « En Face a son espace d'exposition mais ce n'est pas un concept-store hype. Je ne cible pas les hipsters à qui je laisse les applis comme Hipstamatic. Je vise les créatifs ».

PEUT-ON EN VIVRE ?

En quinze ans, le métier de photographe de presse s'est dégradé avec l'essor du numérique et les banques d'images gratuites. A moins de s'appeler James Nachtwey, Stanley Greene ou Raymond Depardon, il est difficile de percer dans le photo-reportage argentique. Inutile d'essayer même, à en croire Clément Saccomani, directeur d'édition à l'agence Magnum : « Pourquoi quelqu'un irait-il s'emmerder à faire de l'argentique alors que le numérique, c'est simple et pas cher ? Ici, on ne fait pas de différence entre les deux parce qu'on s'en fout. Ce qui compte c'est le message qui raconte le monde ».

Le développement accru du numérique a aussi engendré un déclin d'activité pour les entreprises productrices de consommables photographiques. Pour Clément Saccomani, « la faillite de Kodak, principal producteur de pellicules, est la preuve que ce retour de l'argentique n'est pas un vrai renversement ». Négatif Plus, l'un des plus importants laboratoires photo de Paris, est plus nuancé : « Kodak n'est pas en faillite. Seule une partie de la production a fermé, nous recevons encore leurs films. Lusine suisse de papier photo Ilford a mis la clé sous la porte mais ce n'est pas dramatique car l'usine de Londres va couvrir le marché français ». Laurent Andremont et Julien Calvez du service argentique de Négatif Plus ne cachent pas leurs difficultés. « Il y a cinq ans, on tirait 800 films par jour, aujourd'hui, 500 ». Ils affirment

bien s'en sortir par rapport à d'autres labos et expliquent que l'intérêt des jeunes pour la lomographie (appareil argentique qui produit des clichés vintage aux couleurs saturées) leur amène de nouveaux clients. Les deux techniciens ont une idée précise de ce qui les attend : « *d'ici dix ans il n'y aura qu'une seule référence de pellicule et de papier. On n'aura plus de choix* ». Ce qui pourrait provoquer la disparition définitive des techniques anciennes nécessitant du matériel spécifique. C'est déjà le cas pour Hamid Blad, obligé de se procurer ses produits chimiques via internet. Même quand on le développe soi-même, l'argentique constitue un budget important et la rareté des produits fait grimper les prix. Sur le net, les boîtiers mythiques de type Hasselblad, Leica ou Rolleiflex s'achètent à prix d'or (jusqu'à 20 000 €). Le prix d'une pellicule noir et blanc est passé de 5 à 10 € en dix ans et les boutiques qui vendent des produits argentiques sont de plus en plus rares. Boulevard Beaumarchais à Paris, Prophot' fait exception. « *Il y a, depuis peu, une montée de la demande des 18-35 ans* », remarque Christiane Perchaud, vendeuse. Sa stagiaire Jade Pasquier, 21 ans, rêve de devenir photographe culinaire. En BTS photo, savoir construire un sténopé et manier une chambre est obligatoire pour avoir son diplôme. Mais sur les « 28 élèves de ma promo, seuls deux sont déterminés à vivre de l'argentique », regrette la jeune femme derrière son comptoir. En revanche, elle n'imagine pas qu'il soit possible de pratiquer l'argentique sans exercer, à côté, une activité rentable. Un choix adopté par Théo Gosselin et Maud Chalard, un couple de photographes de 24 ans qui s'est fait connaître sur les réseaux sociaux. Ils sont amoureux, aiment la nature, les road trips et surtout l'argentique. Leur style bohème a tapé dans l'œil de Samantha Stuckle qui a créé en septembre, avec ses économies, sa maison d'édition de carnets de



A Prophot', Christiane Perchaud et Jade Pasquier conseillent les clients qui souhaitent pratiquer l'argentique. © G.F.

Le prix d'une pellicule noir et blanc a doublé en dix ans. © G.F.



Le mois d'avril fête l'instantané. Au programme d'«Expolaroid», de nombreuses expositions sont organisées en France. © G.F.



note vierges, nommée Rue du Bouquet. Les couvertures des 2 000 exemplaires de ces carnets sont illustrées par les photos argentiques du couple. « *Je ne fait appel qu'à des photographes pros qui s'impliquent. En contrepartie, ils reçoivent un pourcentage sur les ventes* ». La directrice d'édition confie : « *Théo pourrait se faire facilement 4 000 € par mois en vendant ses tirages car il est très demandé. Seulement, il n'est pas drivé par le business. Le plus important pour Maud et Théo est de prendre le temps de faire de belles images* ». C'est le concept de « *la slow photographie* ». Pour se le permettre, ils doivent tout de même honorer quelques commandes commerciales et/ou numériques. On doit à Théo les photos de la dernière affiche de Citadium et à Maud (assistante de

direction artistique chez BETC, agence de pub), la dernière campagne de la BnF. « *Les écoles de photo tiennent compte du manque d'offres d'emploi en argentique* », affirme Paul Allain, ancien étudiant des Gobelins (école de l'image à Paris) de 37 ans. « *Dans celle-ci, on enseigne très peu l'argentique. Les Gobelins apprend à faire ce qui se vend, de la photo de mode ou publicitaire en numérique* ». Néanmoins, Paul Allain se réjouit de bientôt animer des ateliers sur les anciens procédés aux étudiants des Gobelins. « *Je suis content parce que, pour moi, l'avenir créatif tient aux procédés alternatifs* ».

LA PHOTO D'ART, UN ELDORADO

Si la presse n'est pas prête à refaire une place à l'argentique,

il est un domaine où cette technique prend de l'ampleur et qui peut rapporter gros : la photo d'art. En novembre 2013, Paris Photo, la plus grande foire dédiée à la photographie a accueilli plus de 55 000 visiteurs et l'on a assisté à de très belles ventes de tirages exclusifs. Les expositions qui cartonnent dans le monde entier restent un bon moyen pour le photographe argentique de se faire connaître. Mais une autre tactique émerge. Laurent Sancier a lancé il y a sept mois, son « *Artbox Wombat* ». Le principe : pour 25 €/mois, le client reçoit une boîte (éditée à 350 exemplaires) contenant portfolio et tirages numérotés. La photo d'art accessible. David LaChapelle, Martin Parr et Théo Gosselin ont chacun collaboré à l'une de ces Artbox. Leur rémunération reste confidentielle. « *Je ne choisis que des artistes à l'approche humaniste, avant tout intéressés par la démarche artistique* », précise Laurent Sancier. L'Artbox met en avant le photographe et sa production. Une idée tellement innovante que l'agence Magnum affirme être en train de développer un produit similaire. Pour les grands passionnés, l'argent est secondaire. Deux



L'Artbox Wombat contient un portfolio, un tirage numéroté, une sérigraphie et un cadeau pour 25 €/mois. © Wombat



Théo Gosselin et Maud Chalard ont collaboré à l'illustration des carnets Rue du Bouquet. © Rue du Bouquet



cousins de 30 ans, Romain Allary et Antoine Lévi, ont expérimenté par hasard en 2008, dans leur chambre d'hôtel en Inde, le système primitif de la camera obscura (projection du paysage environnant à l'intérieur d'habitations). Depuis, ils investissent des lieux atypiques comme de grands appartements parisiens ou des bunkers normands. Ils prennent la journée pour sortir une seule image, en font des vidéos. « *On a un boulot à côté. Stenop-es est un projet artistique et personnel. Il n'y a pas de commande derrière donc pas d'argent. On ne cherche pas à vendre bien que l'on ait été approché par des marques de luxe. Pour nous c'est un sujet de recherche* ». Romain Allary conclut : « *l'argentique et les anciens procédés ont toujours existé et continuent de fasciner les passionnés et certains pros. Ce n'est pas une mode. Ce qui est nouveau c'est la prise de conscience de l'intérêt de conserver ces techniques. Oui, il faut garder l'argentique* ».



« ICI TU TE FAIS NIQUER PAR UNE PETITE NANA DE 45 KG ET T'ASSUMES »

A Fontenay-sous-Bois (94), le jeudi soir, les femmes viennent apprendre à se battre contre des hommes pour se défendre en cas d'agression. Reportage.

Par Gwénaëlle Fliti

Deux hommes de corpulence moyenne attrapent une corde épaisse et la placent autour de la taille d'une jeune femme. Postés derrière elle, ils tirent à mains nues sur les extrémités du cordage. Malgré l'entrave, elle lutte, essaye d'atteindre la porte à quelques mètres, glisse sur le sol. Harnachée, elle est prise au piège. Serre fermement le lien contre son ventre, et, dans un ultime effort, parvient à s'en sortir, seule.

Des rires de satisfaction éclatent dans la salle. L'échauffement est terminé. Chacun choisit un partenaire et lui fait face, debout, sur des tapis de sport. « Pour éviter le pire, il faut viser en premier les yeux, la gorge ou les parties génitales », rappelle Julien Blumenfeld à ses élèves. Comme chaque jeudi à 19h30, Julien dispense gratuitement aux femmes (et sous réserve de cotisation, aux hommes) des cours de close combat (ou combat rapproché) dans un local associatif à Fontenay-sous-Bois. Le close combat est une technique d'auto-défense empruntée au combat militaire dont les bases mêlent karaté, judo et Ju-Jitsu. Ici, « je pousse les femmes dans leurs retranchements pour leur sauver la vie. Je ne leur fais pas de cadeau. Mes cours sont assez violents ». En général, les femmes qui passent le seuil de la porte ont subi un traumatisme. Mais il ne s'agit pas forcément d'agressions, de viols, de mutilations ou de violences conjugales. Il y a aussi les insultes, le harcèlement moral ou « les indélicatesses », comme le révèle Céline. « Je n'ai jamais vécu de "vraie agression" mais lorsque j'étais vendeuse, des clients se permettaient de me prendre la main sans me demander. J'ai voulu apprendre à me défendre et à contrôler ma peur. » Ce jeudi, la pulpeuse brune de 34 ans, aujourd'hui assistante de direction, est la seule « nana » de la session contre sept hommes. Avant, il y avait un cours exclusivement réservé

aux femmes. Mais sans présence masculine, « cela manquait de réalisme », avoue Céline. Julien s'en souvient : « Je me suis retrouvé avec une horde de femmes, là, juste pour le fun. » Or, l'instructeur au crâne rasé est clair dès le départ : « Tu vas te prendre des coups, tu vas avoir mal », a-t-il prévenu Céline lorsqu'elle a débarqué il y a un an. Le discours tenu aux hommes est identique : « Ici, tu te fais niquer par une petite nana de 45 kg et t'assumes ». Sur le tatami, tout le monde est sur un pied d'égalité. Homme ou femme, les instructions sont les mêmes et en cas d'oubli passager, Julien procède à une piqure de rappel : « Allez, oublie que c'est une femme, égorge-la ! », crie-t-il au partenaire de Céline qui tient, dans ses mains, un couteau factice.

AUSSI MENTAL QUE PHYSIQUE

Tous s'attrapent par les poignets, la nuque ou le bassin. Se font tomber. Dans les tenues de sport, les muscles se crispent et les corps transpirent. Sous les néons crus, les visages concentrés et grimaçants s'effacent pour laisser place aux mines réjouies des prises réussies. Deux par deux, ils s'entraînent, reproduisent encore et encore les « gestes réflexes ». Lentement d'abord, pour imprimer le mouvement, puis de plus en plus vite. Il faut que l'agression simulée soit la plus réelle possible. « Lorsque quelqu'un s'en prend à toi, poursuit Julien, la panique s'empare de ton être. Tes jambes flagellent, ton cœur palpite à 140 pulsations/minute, tu hyper-ventiles. Résultat, tu n'es plus capable de rien, ta vie est en danger ». Les élèves n'apprennent donc pas seulement à rendre des coups mais aussi à gérer leurs émotions pour ne pas perdre leurs moyens lors d'une violente attaque. Contrairement aux apparences, Julien Blumenfeld n'est pas militaire. Il « descend d'une famille de résistants de

la Seconde Guerre Mondiale ». Son père lui transmet cet « instinct de survie » qui ne le quitte jamais et qu'il s'emploie à inculquer à ses propres enfants. En véritable militant, la cause des femmes est devenue sienne. Tout commence il y a quinze ans lorsque l'une de ses amies d'enfance est violée lors d'une tournante par d'autres de ses amis. « Quelques semaines plus tôt, elle m'avait demandé de lui montrer des prises de close combat, mais je n'avais pas eu le temps. Si j'avais pris un moment pour lui apprendre, il aurait pu y avoir une autre issue ». Pour l'homme de 41 ans, aucun doute, les femmes doivent apprendre à être autonomes et opérationnelles. D'autant plus que chaque année en France, 201 000 femmes en moyenne, âgées de 18 à 59 ans, se déclarent victimes de violences conjugales, selon le ministère des Droits des femmes (source : Insee/ONDRP – chiffres 2010-2014). Sur les 83 000 qui se déclarent victimes de viols ou de tentatives de viols, peu portent plainte.



Céline reproduit les « gestes réflexes » pour s'en sortir face à son adversaire. © G.F.

600 FEMMES FORMÉES GRATUITEMENT

C'est pourquoi, en 2006, l'ancien videur de boîte de nuit décide de monter sa structure et d'instaurer son principe de gratuité. « Plein de femmes ne sont pas indépendantes financièrement de leurs maris ou sont en galère de thunes avec des enfants à charge. Pas de quoi payer une licence à l'année », se défend Julien qui avance avec fierté qu'« entre juin 2006 et juin 2014, 600 femmes ont été formées gratuitement », et sans la moindre subvention. Ni les conjoints en colère (de savoir que leurs compagnes apprennent à se battre), ni « les associations qui font leur beurre (cotisations, aides de l'État) avec le malheur des femmes », n'entravent la détermination de l'instructeur drogué au café. Son implication se fait entendre jusqu'à



Au close combat, Julien Blumenfeld enseigne aux femmes à canaliser leur peur, ce qui peut leur sauver la vie lors d'une agression. © G.F.

la mairie de Fontenay-sous-Bois. Ses « cours de self-défense n'ont rien d'anecdotiques », estime Assia Benziane, nouvelle adjointe au maire de la ville, déléguée au Droit des femmes. « J'ai perdu ma cousine brûlée vive à Vitry. Il est évident que l'on devrait toutes faire du close combat ». Un avis partagé par Sébastien, 31 ans, qui suit les cours de close combat depuis deux ans, après dix ans de judo. « Avant sa grossesse, ma femme venait avec moi. Elle bosse dans l'intérim et avait pas mal de problème avec les hommes au boulot. Contrairement à d'autres arts martiaux, le close combat est applicable rapidement.

Cela m'a rassuré qu'elle apprenne à se défendre »

UNE FEMME BATTUE MEURT TOUS LES DEUX JOURS ET DEMI

22h, la fin de la séance approche. Sur la peau pâle et moite de Céline, des débuts d'hématomes violacés. « Je suis crevée mais je me sens bien. Avec cette dose d'adrénaline, je ne vais pas dormir de la nuit. » Pour un final explosif, Julien propose un « get out » (deux participants maintiennent une tierce personne contre un mur. La personne plaquée, munie de gants de boxe, porte des coups à ses adversaires pour se dégager).

« C'est l'un des exercices les plus durs », affirme l'instructeur. Il trouve trois volontaires. Céline laisse sa place mais ne quitte pas des yeux ses camarades. « Même si tu connais ceux qui te maintiennent, la crainte monte. Psychologiquement c'est fort car le get out ressemble à une agression réelle. » Dans la lutte, Sébastien en a fait les frais. L'un des deux participants s'est assis sur son genou. Il finira la nuit aux urgences. Trois

autres, pas refroidis par la scène, se collent à l'exercice. Pour Céline, direction le RER. Sur le chemin, elle prend une profonde inspiration et raconte avec fierté : « Avant, quand je rentrais chez moi seule le soir, j'avais peur, je baissais les yeux. Lorsque j'étais dans la rame, je me rapprochais le plus possible de la cabine du conducteur. Aujourd'hui, c'est terminé. J'ai pris confiance en moi ».

LES 3 GESTES A RETENIR

1 Appuyer sa main à plusieurs reprises sur le visage de son agresseur pour le déstabiliser. Maintenir des pressions franches de manière à ce que vos doigts pressent ses yeux, son nez et sa bouche. Il perd ses repères, c'est « l'effet bombe lacrymo ». Mais cette prise seule ne mettra pas la menace hors d'état de nuire.

2 « On frappe les parties dures de l'adversaire avec nos parties molles et à l'inverse, on frappe ses parties molles avec nos parties dures. » Au lieu de se la jouer Rocky avec un crochet du droit qui peut vous exploser les phalanges, mieux vaut frapper la mâchoire de l'assaillant avec la paume de sa main. Le coup n'en sera que plus efficace.

3 Quelqu'un vous étouffe. Pour tenter de se dégager, lever et tendre le bras droit, tourner son corps vers la gauche, rabattre le bras sur ceux de l'agresseur pour le faire lâcher. Lorsque cela est fait, plier le bras rabattu, de sorte à être dans le bon angle pour lui donner un coup de coude, au niveau de la gorge. Comme montré ci-contre. Lien Vine : <https://vine.co/v/OaZgQXVIInzL>





ROUTE DU RHUM 2014 : MARC THIERCELIN S'ENGAGE SUR L'APPRENTISSAGE

Le skipper professionnel Marc Thiercelin, qui a remporté plusieurs tours du monde en solitaire, démarre l'entretien légèrement essoufflé par sa tournée de conférences. Mais lorsqu'il s'agit d'un challenge, le navigateur français a une énergie folle. Bien décidé à ouvrir le départ de la Route du Rhum à Saint-Malo en novembre 2014, il souhaite avant tout donner à cette course une dimension sociale.

Propos recueillis par Gwénaëlle Fliti

Vous avez formé plusieurs milliers de jeunes à la voile et aux métiers de la mer. Est-ce important pour vous de transmettre votre savoir ?

Marc Thiercelin : J'ai formé 50 000 jeunes tout au long de ma carrière. Autant préciser. Lorsque j'ai commencé, avec la voile, on ne gagnait pas sa vie. C'est pourquoi dès l'âge de vingt ans, j'ai pris la direction d'un centre nautique et que quatre ans plus tard, j'ai ouvert une école de voile. J'aime faire partager mon expérience. Je crois que cette envie de transmettre me vient de ma grand-mère qui était prof de violon et de ma mère qui enseignait aussi.

Cette fois-ci, vous vous êtes engagé aux côtés d'Opcalia, un organisme qui finance la formation en alternance. En quoi va consister ce partenariat ?

M.T. : Opcalia a un fonds de dotation « Cap Alternance » qui a pour but de valoriser et de promouvoir, via diverses actions, la formation en alternance (contrats de professionnalisation et d'apprentissage). L'organisme a pensé à moi. J'ai été approché il y a tout juste sept mois. Tout est allé très vite. Le projet a pris forme petit à petit : la Route du Rhum et le trimaran aux couleurs de « *Cap Alternance* ». Le bateau je l'avais déjà mais il me manquait les fonds pour le remettre en état. Opcalia a donc eu l'idée de lancer un crowdfunding (don participatif) auprès de ses 100 000 adhérents. Par ailleurs, la Route du Rhum est suivie chaque année par 10 millions de personnes et près de 2 millions de téléspectateurs.

Vous semblez prendre cette mission très à cœur ?

M.T. : Oui, très. Entre 2008 et 2011, j'ai été le parrain des Filières du Talent DCNS (entreprise de construction de navires militaires) qui ont permis à deux jeunes espoirs de la voile de se préparer à la course grâce à l'apprentissage. Plus jeune, je suis également passé par l'alternance. Je crois que c'est un bon moyen pour les jeunes de se former et de trouver plus facilement du travail. J'insiste sur le fait qu'avec Opcalia, ce n'est pas du sponsoring. D'ailleurs, le sponsoring pour vendre des cornflakes, j'ai toujours eu du mal. Il faut qu'il y ait un sens derrière la démarche, un lien avec la vraie vie. Et là, c'est le cas.

Justement, que vous a apporté le passage par l'apprentissage à l'adolescence ?

M.T. : En France, les gens ont cette manie de croire que l'alternance c'est pour les cancre, les enfants à problèmes. Or, moi j'étais bon à l'école. Intellectuel, j'aurais pu choisir une filière classique. Seulement, je me voyais plutôt aller vers des métiers pragmatiques. Je voulais devenir luthier et transformer les arbres en instruments de musique, je suis donc entré à l'école Boulle à Paris. Je ne regrette pas du tout. Je ne suis jamais devenu luthier mais les cours d'ébénisterie et de marqueterie m'ont servi dans la construction de bateaux.

Vous avez le sentiment d'être un exemple pour les jeunes ?

// Plus jeune, je suis passé par l'alternance. Je crois que c'est un bon moyen pour se former //
Marc Thiercelin

M.T. : Je préfère le mot « *éveilleur* ». Offrir la possibilité à autrui d'ouvrir son regard. Après, oui, je ne me suis jamais dopé, j'ai un parcours atypique, je pourrais être un exemple mais je n'aime pas ce terme. Camus racontait à quel point Jean Grenier, son ancien professeur de philosophie avait pu changer sa vie. J'aime à penser que, dans une certaine mesure, j'ai pu avoir ce rôle-ci dans l'esprit d'une poignée de mes élèves.

Là vous évoquez Camus, sur votre site Captain Marck vous citez Jules Verne et bien d'autres plumes encore, mais avez-vous un modèle, un mentor ?

M.T. : Ah, c'est une très bonne question. En fait, je n'ai jamais été « *fan* » de quelqu'un. Je me passionne pour tout un tas de choses, la vie est une curiosité pour moi, pourtant, non je n'ai pas de modèle en particulier. J'ai parlé de la relation entre Camus et son prof, en effet, ce qui laisserait à penser que j'ai eu moi-même ce parcours, mais cela s'est passé différemment me concernant.

Pour pouvoir participer à cette Transatlantique, il va vous falloir récolter 2 millions d'euros. Le montant semble astronomique. De quelle manière va-t-il être utilisé ?

M.T. : Un footballeur, pour jouer, n'a qu'un ballon à acheter. Un skipper, lui, c'est un bateau. Forcément, ce n'est pas le même prix. J'ai acheté l'Oman Air Majan il y a deux ans ; le troisième plus grand trimaran du monde. Le challenge dans le challenge ! Un colosse

de 32 mètres de long qui n'a plus ni voiles, ni mat. Il faut lui redonner vie pour espérer le remettre sur les flots à temps pour la course. Les 2 millions d'euros vont servir à payer le matériel de réparation et les 130 entreprises qui vont travailler jusqu'à l'an prochain sur le chantier à Lorient.

Des apprentis seront embauchés pour l'occasion ?

M.T. : Ce sont des entreprises très impliquées qui en font déjà travailler. Mais oui, en effet, elles ont promis d'en recruter plus pour le chantier. Et j'y veillerai. Moi-même, j'ai prévu d'embaucher un paquet de mes anciens apprentis.

Et si l'objectif financier n'est pas atteint, vous maintiendrez votre participation ?

M.T. : « *Naviguer, c'est prévoir* » comme je dis souvent. Bon là, c'est encore un peu tôt pour vous répondre. Toutefois, ce projet avec Opcalia sur l'alternance, ce n'est pas seulement pour la Route du Rhum. C'est un partenariat qui va durer et qui m'accompagnera dans d'autres courses. Faire une longue campagne pour un seul événement, j'ai déjà donné et cela ne m'intéresse pas.

Cinq tours du monde en solitaire dont 4 Vendée Globe, 7 Solitaires du Figaro, 5 tours de France à la voile en équipages, 21 Transatlantiques solo, cette Route du Rhum 2014, sans compter les nombreux projets que vous soutenez. A 52 ans, les défis grandioses sont encore et toujours votre moteur ?

M.T. : Plus que jamais ! Se dépasser et aider à faire bouger les choses, ça motive ! J'amorce tout juste la création d'un nouveau trophée, « *Deux pôles, un monde* ». Il récompensera l'équipage et le bateau qui réussiront le challenge que je leur lance : contourner à la voile l'Arctique et l'Antarctique, le tour du monde exploratoire le plus complet encore jamais réalisé par l'Homme. Un vrai défi renouant avec le suspens des grandes expéditions, pour que la jeunesse comprenne que tout n'a pas encore été fait, qu'elle a encore tant à explorer.





« LA DANSE CLASSIQUE EST FÉROCE. UNE CARRIÈRE PEUT ÊTRE BRISÉE DU JOUR AU LENDEMAIN »

Jean, 17 ans, passe, comme ses sept camarades de 4^e année, son certificat de danse classique au Conservatoire de danse de Paris. L'étape cruciale avant de postuler à l'Opéra. De la répétition générale le 28 juin aux résultats le 29, coulisses, ambiances, joies, craintes et coups durs.

Reportage réalisé par Gwénaëlle Fliti

«*Oh non* », étouffe en chœur l'assemblée qui a eu interdiction en début de spectacle de réagir.

Plongé dans la pénombre, la main sur la bouche et les yeux écarquillés, le public fixe la scène éclairée par un halot de lumière. Un genou au sol, le souffle coupé, Jean Lemersre, le jeune danseur vient de chuter. En une poignée de secondes, le garçon voit sans doute ses rêves se briser. Plus de dix ans de sacrifices. Le samedi 29 juin, l'adolescent, à l'instar de ses sept camarades de 4^e année de danse classique du Conservatoire national supérieur de danse de Paris, est sur la sellette. Ils espèrent tous décrocher sous les yeux du public et ceux d'un jury de professionnels, leur certificat. Une fois obtenu, les élèves pourront intégrer la compagnie du Junior Ballet ou celle des plus grands Opéras. Un sacré enjeu !

«JEAN S'EST BLOQUÉ LE DOS»

La veille a eu lieu au même endroit, dans l'amphithéâtre de la salle lyrique du Conservatoire

de Paris, la répétition générale de ce ballet. Jean n'a pu y participer. « *Il s'est bloqué le dos et a été hospitalisé* ». Il n'a que 17 ans mais ne va déjà plus à l'école depuis un an. « *Jean est dyslexique et a du mal à retenir les pas* », avoue son professeur d'un ton sec. Le jour J, trente minutes avant le début du spectacle, l'amphithéâtre est plein à craquer. Le jury a attendu la dernière minute pour arriver. Sous leurs yeux attentifs, les danseurs doivent démontrer leurs qualités techniques en présentant plusieurs variations répétées depuis deux mois et demi. Pour eux, dans les coulisses, la pression est à son comble.

14h, levée de rideau ! Silence dans la salle. Les danseurs entrent en scène. Les trois garçons pourraient être frères tant ils se ressemblent à cet instant. Blonds, l'air angélique, ils sont moulés dans un collant blanc qui sculpte clairement leurs muscles. Le trio adolescent est vite rejoint par les cinq jeunes filles. Tutu blanc, body échancré, pointes et chignon. De balancés en bourrées et de pirouettes en ronds de jambes. Un peu plus de quatre minutes plus tard, ils quittent la scène. Le public est plongé dans le noir. Seule la rangée centrale des cinq membres du jury est illuminée pour leur permettre de noter les prestations. Après un interlude musical laissant le temps aux candidats de se changer, le spectacle reprend de plus belle par la « *variation imposée* » des



La scène de la salle lyrique du Conservatoire de danse de Paris. © G.F.



Dans les coulisses, de g. à d. : Elisa Lons, Jeanne Baudrier, Audrey Boccara, Jocelyn Bosser, Fanny Alton, Anne Salmon, Guyonn Auriau, Peter Lanckswert, Pierre-Emmanuel Lawers et Jean Lemersre. © G.F.

filles dans leur costume de petits rats de l'Opéra. Arabesques, demi-pointes. Le moment est rude, même pour le pianiste, qui s'éponge le front. Quand vient le tour des garçons, le fond de la scène rougit et l'atmosphère s'alourdit. Sur la musique de Tchaïkovski, Peter Lanckswert entre dans l'arène. Le Belge, tout juste majeur a quitté sa famille à l'âge de 14 ans pour venir étudier la danse au Conservatoire de Paris. Celui qui a géré cette année, à la fois cette épreuve et celles de son Bac S, brille sous les yeux des spectateurs.

Jean aura tenu à peine trois minutes avant de tomber. Mais l'enjeu est trop important pour se laisser abattre. Il se relève et poursuit ses enchaînements. Malgré sa volonté à toutes épreuves, il dérape à plusieurs reprises comme si ses jambes n'avaient plus la force de le porter. La tête haute mais les traits tirés, le jeune danseur vient saluer le public avant de s'engouffrer dans les coulisses. Face à cette tragédie, le jury est bien le seul à ne laisser transparaître aucune émotion.

THE SHOW MUST GO ON

La « *variation libre* » des grands classiques s'enchaîne. Notre Dame de Paris, Roméo & Juliette, Carmen ou Don Quichotte pour les filles. Mais toutes les attentions sont portées sur Jean, qui s'en sort étrangement sans encombre. Puis arrive le moment de la composition personnelle « *sur laquelle ils s'amusent le plus* », estime Anne Salmon, chorégraphe. Musique électro, montage étonnant. Côté look, c'est le décalage. Celle qui semble obtenir les faveurs à l'unanimité, c'est Elisa Lons, la jolie brune de 17 ans. Son interprétation burlesque a déclenché le rire des spectateurs.

Après un final opéré à la perfection sur la Symphonie Classique, le public applaudit chaleureusement la troupe. Frustrés de ne pas avoir pu s'exprimer pendant le spectacle, ils se lâchent. Leurs « *bravo !* » esquissent des sourires aux jeunes qui se sont donnés pendant une heure et demie. Vidés mais heureux que l'épreuve soit derrière eux, ils s'inclinent main dans la main devant ceux qui les ont soutenus. Dans les coulisses, l'heure est à l'émotion. Anne Salmon, la chorégraphe fluette d'une cinquantaine d'années tombe dans les bras de ses petites protégées. Ensemble, elles ne peuvent retenir leurs larmes. La veille, cette dame blonde aux cheveux courts avouait sans vergogne trouver ses élèves « *trop grosses* » pour espérer un jour gravir la scène de l'Opéra de Paris. Les jeunes filles paraissent pourtant bien amaigries. Cheveux tirés, lèvres carmin elles sont encore fébriles. L'enjeu de cet examen « *c'est l'aboutissement de quatre années de travail, une consécration* », clament-elles toutes. « *Pour moi, c'est symbolique, explique Elisa, car si j'obtiens ce certificat, je commence à la rentrée au Royal Ballet à Londres* ».

DES SACRIFICES POUR LEUR RÊVE : L'OPÉRA

Dans leurs yeux brille l'espoir de devenir « *une étoile* ». Anne Salmon, avec le franc-parler qui la caractérise, laisse échapper qu'« *à l'Opéra de Paris, les places sont chères. Ils préfèrent prendre des danseurs étrangers... des asiatiques longilignes, au mental d'acier qui acceptent de travailler sans compter pour un maigre salaire* ». S'il y en a un qui semble loin de ces préoccupations, c'est bien Jean. Le regard hagard, caressant avec nervosité son front du bout des doigts, il se tient

debout sous la lumière crue des néons. « *Je ne me souviens plus de rien, se justifie-t-il, je crois que j'ai eu un malaise parce qu'avant ma chute, c'est le trou noir* ». Ses camarades ont à tour de rôle un geste tendre pour lui. Une main sur l'épaule ou un regard compatissant. Dans le hall des salles publiques, après une cruelle attente de deux heures, la présidente du jury vient afficher les résultats. D'un pas peu assuré et poussés par leurs familles, ils s'approchent. Peter Lanckswert et Pierre-Emmanuel Lawers, les deux garçons du trio masculin, sont les premiers à exploser de joie. Mention « *Très Bien* » pour eux tout comme pour Elisa dont la grand-mère promet de « *sabrer le champagne* ». Mention « *Bien* » ou « *Assez Bien* » pour les autres adolescentes, amères de ne pas avoir franchi l'excellence qu'elles s'étaient fixée.

DUR ECHEC

Rapidement, les explosions de joie cessent. Jean est le seul de sa promotion à ne pas obtenir son certificat. Il s'écarte du groupe. « *Je suis fière de mon parcours* », lâche-t-il, les yeux larmoyants et la bouche tremblotante. Il a ce quelque chose de fragile, sans doute dû à son jeune âge et pourtant, il tient un discours humble, pas revanchard. Pourquoi n'est-il pas furieux ? On le serait à moins. Pas encore majeur, Il a arrêté ses études avant même le Bac pour se consacrer uniquement à sa passion, la danse. A quelques mètres de lui, sa mère fond en larmes. « *On ne sait pas ce qu'il va faire l'an prochain* », éclate-t-elle en sanglots à voix haute. Un père, choqué, se confie : « *voilà, c'est l'envers du décor. A ce niveau, la danse est un milieu féroce. Une*



carrière peut être brisée du jour au lendemain sur un simple résultat. Après avoir obtenu son Bac L l'an dernier, ma fille a décidé de se consacrer entièrement à la danse. Pour ce sésame, elle s'est sacrifiée s'entraînant sans relâche et ce, peu importe les blessures ». Loin de Jean et de sa famille, le chorégraphe s'exprime sur ce résultat : « *ok, Jean souffrait du dos, mais ce qui l'a fait pêcher aujourd'hui ce sont, d'une part ses trous de mémoire et d'autre part, son année de danse déplorable. Ce gamin n'a rien foutu et sans doute qu'il ne peut pas faire plus, qu'il a atteint ses limites* ». N'en déplaise aux professeurs, parfois la simple volonté peut être plus forte qu'une note d'examen. Alexandre Plesis, le Normand de 19 ans connu pour apprendre les pas de danse plus vite que son ombre et qui a remplacé Jean au pied levé lors de la répétition générale, a raté l'an dernier le passage de la 3^e à la 4^e année. « *Le conservatoire m'a remercié* », déclare-t-il le sourire pincé. Pour autant cette éviction n'a pas mis fin à sa carrière. Pour la rentrée, il a plusieurs pistes sérieuses dont le Conservatoire de Lyon et annonce avec fierté être « *en pleine phase de réflexion* ». Il faudra sans doute du temps à Jean pour digérer la nouvelle et aller de l'avant comme cela a été le cas pour Alexandre. Dans ce hall d'accueil, petit à petit le monde se disperse. Sauf Jean qui reste là, perdu. Les larmes continuent de tracer leur chemin sur les joues pâles de l'adolescent. « *Les échecs font grandir. Pour ce qui est de la suite, il faut que je réfléchisse, parce que là, je ne sais pas, je ne sais plus...* ».

POUR ME CONTACTER

06 76 19 63 10
gwenaelle.fliti@orange.fr

 @GwenFliti